

**Le regard de l'Autre pour une approche interculturelle:
Dans Moi, Khaled Kelkal et Le dernier été d'un jeune homme de Salim Bachi
Dr. Naima MERDJI⁽¹⁾ Pr. Mohamed El Amine ROUBAI CHORFI⁽²⁾**

1- Université Abdelhamid Ibn Badis – Mostaganem, merdjinaïma@gmail.com

2- Université Abdelhamid Ibn Badis – Mostaganem, rcmea@yahoo.fr

Soumis le: 31/01/2018

révisé le: 16/05/2021

accepté le: 16/06/2021

Résumé

La littérature est un des domaines exploités pour créer des liens et se rapprocher de l'Autre, avec ses différences religieuses et culturelles. Ce domaine, sous différentes représentations imaginaires, produit ainsi des opinions, des principes et des idéologies qui se croisent pour exprimer le regard de l'Autre quand un grand écart entre les cultures est relevé. L'interculturalité dans l'écriture de Salim Bachi, en particulier dans « Moi, Khaled Kelkal » et « Le dernier été d'un jeune homme », est représentée sous deux formes : l'exclusion sociale et l'acceptation de l'Autre dans son processus de construction d'une nouvelle identité.

Mots-clés: Autre, interculturalité, littérature, Bachi.

نظرة الاخر على النهج المتعدد الثقافات: ب أنا خالد قلقال وآخر صيف لرجل شاب لسليم باشي

ملخص

يعتبر الأدب بصفة عامة أحد السبل التي يمكن استغلاله لإنشاء روابط الاقتراب من الآخر بكل اختلافاته الدينية والثقافية، في إطار إنتاج مختلف أشكال التخيل عن طريق الآراء والمبادئ والمذاهب التي تلتقي من أجل التعبير عن لقاء نظرة الآخر عندما تظهر فجوة واسعة لدى أحدهم بعد العيش في مكان تتعدد فيه الثقافات والديانات. التفاعل الثقافي في كتابة سليم باشي، خاصة في كتابيه «أنا، خالد قلقال» و«آخر صيف لرجل شاب»، ممثلة في شكلين: الشكل الأول هو الاستبعاد الاجتماعي والشكل الثاني هو قبول الآخر في عملية بناء هوية جديدة.

الكلمات المفاتيح: آخر، تفاعل ثقافي، أدب، باشي.

The Gaze of Others: for an Intercultural Approach in Moi, Khaled Kelkal and Le dernier été d'un jeune homme of Salim Bachi

Abstract

Literature is one of the areas used to create links and to get closer to the Other, with his religious and cultural differences. This domain, under different imaginary representations, thus produces opinions, principles and ideologies that intersect to express the gaze of the Other when a large difference between cultures is noticed. Interculturality in Salim Bachi's writing, particularly in "Moi, Khaled Kelkal" and "Le dernier été d'un jeune homme", is represented in two forms: social exclusion and acceptance of the Other in his process of building a new identity.

Keywords: Other, Interculturality, Literature, Bachi.

Auteur correspondant: Pr. Mohamed El Amine ROUBAI CHORFI, rcmea@yahoo.fr

1- Introduction:

La littérature est un domaine qui ouvre aux lecteurs un espace pour voyager, connaître des lieux, des faits et des cultures. Ces dernières constituent des sources inépuisables accordant une place importante à l'interculturel dans ce monde.

Une création littéraire tente de divertir, d'informer, de raconter, mais surtout d'introduire une culture, voire plusieurs. Ce rapprochement installe l'altérité qui met en évidence un universalisme abstrait cherchant l'acceptation de la différence. La littérature crée des liens pour se rapprocher de l'Autre à travers différentes représentations imaginaires. Elle véhicule des opinions, des principes et des idéologies qui se croisent, se heurtent et installent des contradictions dans la description du regard de l'Autre. Ce dernier est considéré comme une catégorie faisant partie d'une autre culture marquant une différence, voire une pluralité plus ou moins acceptée. Martine Abdallah-Preteceille décrit l'espace de la production littéraire ainsi: «*Le texte littéraire, production de l'imaginaire, représente un genre inépuisable pour l'exercice artificiel de la rencontre avec l'Autre: rencontre par procuration certes, mais rencontre tout de même*»⁽¹⁾.

Dans cette perspective, l'écriture de Salim Bachi nous paraît la plus adaptée à raconter cette rencontre et décrire le croisement des cultures. Comment l'imaginaire littéraire participe-t-il à la construction identitaire au centre d'un choc culturel? Et comment Salim Bachi décrit-il cette interculturalité dans un monde qui tend à l'universalisme?

Salim Bachi est un romancier algérien connu en France. Il s'est affirmé en tant qu'écrivain en traitant des sujets nationaux et universels incontournables. Il refuse d'être classé par origine ethnique et se considère comme écrivain universel ou seulement *un citoyen du monde*⁽²⁾. Cela n'empêche pas l'écrivain de s'intéresser de près aux stéréotypes ethniques et religieux, incrustés dans les esprits par le biais des cultures, des idéologies et des imaginaires collectifs.

Son imaginaire renferme souvent une réflexion relevant plusieurs référents (religieux, historique, mythique, littéraire et artistique). Le lecteur est alors confronté à deux mondes différents voire plus qui s'affrontent dans un texte. Le regard de soi-même ainsi que celui de l'Autre s'installent dans son texte, engageant ainsi une double perception, cherchant une identité sous la domination du doute, de l'incertitude des personnages et parfois en subissant le poids de plusieurs cultures.

Ce regard échangé met en évidence le discours du Moi mais aussi celui de l'Autre créant ainsi une interaction. Les personnages sont confrontés à l'exclusion d'autrui et parfois de soi-même en recherchant une identité perdue, mais également à la reconnaissance de son prochain, ouvrant ainsi une voie vers l'Autre. L'auteur multiplie les références dans ces romans et détermine les identités culturelles dans un univers commun.

L'interculturel participe largement au processus de la communication et au rapprochement de l'Autre malgré la diversité culturelle. Selon Denise JODELET⁽³⁾, le Moi essaye de le comprendre mais pas nécessairement de l'accepter, car l'altérité est concrètement visible dans les relations interethniques, développant ainsi des préjugés, des catégorisations, des stéréotypes et des identités sociales.

Cette relation à l'Autre n'est pas sans rapport avec la relation maître/esclave. Cette relation installe une reconnaissance de la position de l'individu et celle de l'Autre. Ainsi, le maître ne peut se considérer comme tel que par rapport à l'existence de l'esclave (l'existence de l'un installe la position de l'autre) et par là, la reconnaissance de l'autre s'impose. En d'autres termes, quand le statut d'Esclave est accepté par lui-même, ce dernier reconnaît par là le statut de "Maître".

Quelles sont les autres liaisons qui se créent entre l'Autre et le Moi dans ce processus d'échange? Nous pouvons sérier un certain nombre de situations.

Freud note très tôt dans le développement psychoaffectif de l'enfant une réaction d'angoisse face à un visage autre que celui de la mère. La rupture du rapport de reconnaissance génère une perte de repères anxiogènes.

Par ailleurs, le rapport problématique à l'autre est lié au caractère social des rapports interhumains, en effet, il y a l'Autre, qui n'est pas Moi, mais qui peut partager les mêmes idées, les mêmes sentiments que moi; l'autre est du même monde, de la même culture (un alter ego). Cependant, cette communauté de perception n'est pas synonyme de concorde, d'harmonie. En effet, le regard, l'opinion, le jugement d'autrui altèrent la perception de soi et sont perçus comme une intrusion dans une conscience absolue telle que nous la comprenons depuis Descartes.

Puis, vient la catégorie de l'Autre en l'image de l'Étranger qui constitue un ennemi ou un rival; il n'est pas seulement considéré comme autre, (alter) différent, mais également comme *alienus*, c'est-à-dire comme étranger porteur de trouble profond (que ce soit de la même communauté ou d'une autre) qui se bat pour une situation meilleure (*lutte de tous contre tous* pour Hobbes⁽⁴⁾, et *lutte pour la reconnaissance* chez Hegel⁽⁵⁾). Le malaise ici procède d'un sentiment de dépendance et de dépossession.

Ensuite, nous pouvons citer la catégorie de l'Autre, considéré seulement comme étranger — pas de la même religion, ni de la même culture —, qui n'est pas considéré comme ennemi, mais seulement comme un hôte, dans un rapport pragmatique d'échanges limités à la stricte nécessité.

Enfin, la dernière catégorie de l'Autre, est cet autre en situation de vulnérabilité: l'Autre comme la femme, le pauvre et l'orphelin qui nécessite soin, protection et solidarité.

Le sixième roman de Bachi illustre quelques-uns de ces rapports avec l'Autre. D'abord Khaled Kelkal perd ses repères en perdant des visages familiers. Puis, il rencontre l'Autre de la même communauté mais dans un monde différent, un Étranger qui le pousse à lutter pour la reconnaissance de soi et pour une vie meilleure. Il finit par heurter l'Autre qui partage ses idées et ses sentiments. Des sentiments de haine et d'incertitude.

2- L'affirmation de soi:

Dans le roman *Moi, Khaled Kelkal*, Salim Bachi retrace la vie, les pensées et les rêves mais aussi les inquiétudes, les peurs et les souffrances d'un jeune Algérien de 24 ans. Né à Mostaganem, il rejoint son père en France à l'âge de deux ans en compagnie de sa mère. Il réussit à avoir une place au lycée car il était un brillant élève. Le racisme et l'incompréhension finissent par l'emmener vers sa tombe. Khaled Kelkal est l'ennemi public n°1 en 1995. Il participe à plusieurs attentats. Traqué et abattu de onze balles sous le regard des Français sur les chaînes de télévision. Ce personnage raconte son cauchemar au Lycée La Martinière quand sa différence avec les autres lycéens commence à se sentir:

«On m'avait jeté dans la gueule du loup: le lycée La Martinière. Je venais d'avoir 18 ans comme dans la chanson de Dalida qu'écoutait en boucle maman. Je me suis retrouvé confronté à un mur. A la cantine, je refusais de manger du porc, me singularisant encore plus [...] La viande pas halal, elle n'était pas préparée comme le veut notre religion. Je me sentais encore plus musulman depuis que je les connaissais et les observais chaque jour. [...] - ma peau mate, mes yeux noirs, mes cheveux hirsutes et indomptés – me rangeait dans la catégorie barbare qu'il convenait de traiter comme inamicale par essence, éloignée des convenances des bonnes manières. Tout cela participait bien sûr de l'impression de rejet que j'éprouvais dans ma chair»⁽⁶⁾.

Khaled Kelkal a grandi avec la culture algérienne de la cité, inculquée par ses parents et son entourage. Son passage au Lycée le heurta à un autre monde, une autre culture où des lycéens français voient en sa personne un étranger avec son physique et son attachement à ses mœurs. Ce choc culturel soulève chez lui des interrogations et le rend vulnérable à toutes les tentations.

Toute sa vie bascule quand il devient un voleur de voitures. Il écope de quatre ans de prison pendant lesquels il commet son premier meurtre. En partageant la cellule d'un fondamentaliste, il est vite endoctriné, vu sa vulnérabilité face à un monde incompréhensif. Après son initiation en Algérie, il rentre en France avec l'intention de faire du mal. Il organise

des cellules terroristes dans plusieurs villes telles que Lille, Lyon et Paris. Il apprend à fabriquer des bombes artisanales et commence à faire exploser son nom partout en France.

Dans le *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, cette relation est introduite ainsi:

«La mouvance des représentations inscrit la construction identitaire dans une tension entre continuité (fidélité à des traditions, transmission d'une mémoire collective) et rupture (questionnements, crise). Dans l'histoire des individus et des collectivités, on observe toutefois des phases de figement (momentané) des processus à un moment et dans un contexte donnés, converger vers des identifications institutionnelles, religieuses, ethniques ou territoriales que d'aucuns ne manqueront pas d'exploiter à des fins politiques»⁽⁷⁾.

Cette quête opiniâtre d'une identité perdue trouve sa voie dans l'entente et l'harmonie d'une institution ou dans le patriotisme mais peut trouver surtout la sérénité et le réconfort dans la religion. Elle offre un refuge aux individus et aux collectivités en phase de rupture avec leur monde et d'immobilisme face à l'inconnu.

La sortie du roman coïncide avec l'affaire de Mohammed Merah. Ce qui est frappant, c'est la ressemblance du parcours des deux terroristes. Dans un entretien avec Grégoire Leménager au Nouvel Observateur, le 26 mars 2012, Salim Bachy précise que *«Tous deux ont d'ailleurs fini de la même manière: abattus par les forces de l'ordre, avec un traitement médiatique très comparable. Merah avait 23 ans, et Kelkal 24»⁽⁸⁾.*

Un jeune franco-algérien en quête de Soi se retrouve perdu entre deux mondes, goûtant à l'injustice des discriminations. Son origine, son ethnie, sa religion et le lieu où il vit n'arrangent pas les choses. Il était très affecté par le changement de mentalité quand il fait son entrée au lycée. Être le seul arabe dans sa classe, fait de lui une exception.

Il se retrouve dans un monde différent, sans ses amis. Cette situation a favorisé une rupture dans son esprit, puis dans son âme car la complicité de ses amis et de ses professeurs du collège lui manquait. Il avait conscience qu'il pouvait réussir mais aussi qu'il ne pourrait jamais s'intégrer. *«Nos parents nous ont donné une éducation, mais en parallèle les Français nous ont donné une autre éducation, leur éducation. Il n'y a pas de cohérence.»⁽⁹⁾.* La religion était son échappatoire, son refuge, son équilibre mental. Il découvre une communauté qui lui offre une nouvelle identité. Sa fierté et sa différence l'ont poussées dans la voie de l'Islam radical cherchant un foyer et un soutien moral surtout.

Sa mère et son père tentent de le sauver de ses tourments en l'envoyant en dernier recours en voyage à Mostaganem *«Je me serais suicidé s'il n'y avait pas eu ce dernier voyage à Mostaganem, poussé par mon père et ma mère, ils voulaient que j'échappe aux émanations délétères de la cité»⁽¹⁰⁾.*

Une colère incommensurable le ronge de l'intérieur. Il a connu une injustice qui a détruit son avenir et ses efforts non reconnus freinent son élan pour entreprendre des études supérieures. *«Ces sentiments mêlés d'amour et de haine, de rejet et de désir d'appartenir à ce qu'il fallait bien appeler l'élite du lycée La Martinière, rencontrèrent l'humiliation lorsque je fus insulté par des flics»⁽¹¹⁾.*

La mort pour lui n'est pas la fin mais une délivrance de ses maux, de son humiliation et celle de ses proches par sa faute (surtout son père). Il perdit ainsi son humanité et tua sans scrupules. La couleur et l'odeur du sang ne l'éceuraient plus. Aucun remords ni doute n'est détecté chez le personnage: *« Je n'étais jamais parvenu à entrer dans une histoire comme une forêt, abandonnant toute réalité pour m'enfoncer dans les sous-bois de l'imaginaire, me laissant envahir par le doute, le mystère, la crainte d'une rencontre inattendue... je restais sur le seuil. Mon royaume est de ce monde.»⁽¹²⁾.*

Un choc culturel se produit quand la conscience n'arrive pas à assimiler la culture de l'autre dans une relation d'échange. Une relation qui inclut la langue, la religion et le mode de vie qui diffère d'une culture à une autre. Margalit Cohen-Émerique le définit comme *«une réaction de dépaysement, plus encore de frustration ou de rejet, de révolte ou anxiété»⁽¹³⁾.* Ce choc passe par quatre phases: en premier lieu, la phase de la rencontre, la toute première

rencontre de l'Autre, qui installe des préjugés. Une rencontre accueillie avec enthousiasme, avec curiosité ou avec répulsion.

C'est ce qui constitue la deuxième phase, une réaction face à ce qui est étranger, face à tout ce qui n'entre pas dans les normes et son éloignement des habitudes.

La troisième phase lorsque le sujet est dans une situation de confrontation générant des affects négatifs. C'est pendant cette phase que le problème de l'identité s'installe et prend racine.

Enfin la quatrième phase est le moment de conciliation avec soi et avec l'Autre sous un regard positif ou négatif. Pour cela, plusieurs modes sont possibles: l'individu peut éviter ce dilemme en s'effaçant, en optant pour l'affrontement dans la violence ou bien pour l'harmonisation en affirmant son Moi.

Le choc culturel génère des émotions contradictoires entre amour et haine, vivre ou mourir dans l'incompréhension de et par l'Autre. Si dans le roman *Moi, Khaled Kelkal*, l'acceptation n'est pas très évidente pour le personnage et son entourage, un personnage arabe qui vit avec des Français. Dans le deuxième roman, *Le dernier été d'un jeune homme*, le personnage est français, vivant avec les Arabes, tentant de toutes ses forces de faire accepter l'idée d'une Algérie française. Une fusion qui suppose une égalité, un partage, un rapprochement. Ce dernier s'avère impossible entre colonisé et colonisateur.

3- La reconnaissance d'autrui:

Le dernier été d'un jeune homme est une biographie romancée d'Albert Camus. Salim Bachi y raconte l'enfance, la famille, les origines de son personnage, ainsi que l'Algérie où il a vécu. Il nous fait part, à travers les souvenirs d'un voyageur au bord d'un bateau en direction de l'Amérique latine, d'une enfance perturbée par la misère, ainsi que par une maladie cruelle qui freine son élan vers un avenir sportif. Il nous décrit le manque du père, le silence de la mère, la main de fer de la grand-mère, la tendresse des oncles et des tantes, l'aide précieuse des professeurs. Après qu'on lui avait diagnostiqué une tuberculose, Albert Camus a été admis à l'hôpital Mustapha Bacha. De longues journées et d'interminables nuits lui ont permis de découvrir la littérature, la philosophie à travers la lecture, mais surtout d'éprouver le besoin de mettre noir sur blanc ses pensées et ses idées.

Encore une fois, Salim Bachi voyage dans l'esprit de son personnage. Dans ce roman, le protagoniste est un homme de lettres né en Algérie, un philosophe qui a côtoyé Jean Paul Sartre. Il développe sa théorie sur l'absurde, un homme qui rêvait d'une Algérie française, un journaliste et un combattant dans la résistance française. Il a obtenu le prix Nobel de la littérature en 1957. Comme à son habitude, l'auteur marque une certaine distance vis-à-vis de ses personnages, même s'il reprend leur vie en la décortiquant étape par étape, aucune critique n'est notée. Les descriptions se caractérisent par l'objectivité. Il pénètre leur conscience pour saisir de probables pensées et de vraisemblables sentiments en suivant son instinct mais surtout en se fondant sur le procédé de documentation réaliste.

L'auteur entreprend le monde d'Albert Camus avec un style sobre. Il fait jaillir les sentiments d'un jeune homme qui était jusque-là inconnus des lecteurs. Il met en exergue le profil psychologique d'un homme médiatisé, connu par ses romans, ses pièces de théâtre, ses essais et ses articles.

L'auteur nous projette dans différentes époques et associe les connaissances de plusieurs cultures. Le protagoniste, en l'occurrence Camus décrit l'Algérie comme un lieu reliant l'Occident et l'Orient, un lieu où toutes les religions vivent ensemble et où les races sans distinction se mêlent:

«Il suffit de comparer la statuaire grecque et les pâles copies romaines qui encombrant les caves du Vatican pour comprendre que l'esprit a déserté ces reliques d'un autre âge. Aujourd'hui, l'Afrique du Nord est à un carrefour où les races se mêlent, où les hommes de toutes les religions vivent ensemble, sans ignorer pourtant la violence qui les entoure. L'Occident et l'Orient se rejoignent en Algérie, par hasard de l'Histoire qui ne se reproduira plus. Nous, les artistes, nous sommes les gardiens de ce temple»⁽¹⁴⁾.

Salim Bachi s'est inspiré de la vie d'Albert Camus en général et de son dernier voyage au Brésil en particulier. Il se glisse dans la peau de cet écrivain de renommée internationale pour nous faire part de ses souffrances, et mettre en évidence les espérances d'une âme sensible. Dans une croisière vers l'Amérique, des souvenirs remontent à la surface et recensent son parcours.

«Étranger, j'appartiens à un autre monde. Je ne comprends pas leur langue. Je les côtoie chaque jour mais ne pénètre jamais dans leurs maisons. Je ne sais comment ils vivent, élèvent leurs enfants, aiment leurs épouses, traitent leurs sœurs. Les mères chantent-elles les mêmes berceuses que les nôtres, ou alors la langue arabe, barbare à mes oreilles, se pare-t-elle des séductions de Mille et Une nuits où Schéhérazade ne s'exprimerait plus en français, comme dans les contes d'Antoine Galland que je lisais enfant, mais dans un arabe chantant, mélodieux, celui des femmes qui étendent le linge sur les terrasses de la vieille ville et que j'espionne parfois, aimanté par ce monde trouble?»⁽¹⁵⁾.

Dans cet extrait, deux formes d'altérité se tracent: la première est l'exclusion, la deuxième est l'acceptation de l'Autre avec ses différences. La langue reste le moyen le plus sûr pour faire valoir une culture et mettre en œuvre des relations interculturelles. Salim Bachi décrit minutieusement le regard de Camus sur les Algériens. Il était fasciné par la langue arabe, tantôt barbare, tantôt mélodieuse, mais aussi par leur mode de vie qui reste différent de celui des Français.

Le protagoniste se considère comme étranger, mais comment peut-il se percevoir ainsi, s'il est né en Algérie? Il y vivait mais dans un autre monde, en d'autres termes, au sein d'un autre groupe social. Se considère-t-il comme étranger ou bien est-ce l'Autre qui le rejette? Dévoile-t-il ses pensées ou celles de l'Autre? Même s'il les côtoie tous les jours, étant bien accueilli selon les règles de la société algérienne car l'hospitalité l'exige, il reste toujours une personne qui vient du dehors. Il a acquis le droit du sol mais pas celui du sang. L'accueil de l'étranger dépend de l'ouverture de l'esprit des groupes sociaux mais aussi de la capacité de l'étranger à assimiler leurs règles pour s'intégrer (religion, rites, coutumes...etc.). L'auteur lui-même se sentait étranger dans son propre pays et l'exprime dans son premier récit ainsi:

«Comment rendre, au fil de la plume, les impressions qui traversent l'esprit d'un étranger? Je l'ai toujours été pourtant, étranger. Étranger en son pays, comme le dit Villon, étranger en France ou je vis depuis huit ans, étranger à moi-même enfin, me comprenant peu, m'interrogeant trop»⁽¹⁶⁾.

La confrontation commence d'abord par soi, en lui donnant l'occasion de s'ouvrir à l'autre, de dépasser ses préjugés ainsi que le choc culturel. Aller vers l'Autre nécessite une ouverture culturelle qui se fait progressivement dans l'esprit du Moi.

«En 1930, on célébra le centenaire de la conquête de l'Algérie et j'entrai au grand lycée d'Alger, rebaptisé pour l'occasion lycée Bugeaud. On fêta le siècle de la conquête avec un faste inouï. C'était beau. Et irréel. Ridicule aussi. Comment percevaient-ils cela? Je veux dire les Arabes, [...] Oncle Gustave, qui m'aimait bien, me jugea en âge de lire Les Œuvres militaires du maréchal Bugeaud. Il me tendit le livre en précisant: «Nous leur apportons la civilisation. Ils doivent comprendre qu'il faut marcher avec nous. – Les Arabes, eux, disent que nous avons raison de nous réjouir maintenant, puisqu'il n'y aura pas d'autre centenaire de l'Algérie française. – Tu sais ça comment? – Je l'ai entendu dire. – Ils se trompent. Ils ne sont rien sans nous»⁽¹⁷⁾.

L'identité issue de rencontre n'est pas toujours positive car l'acculturation n'est établie qu'en faveur de la culture dominante au détriment d'une autre comme la société occidentale face à la société colonisée, dite primitive. L'idée de supériorité est toujours présente quand il s'agit du rapport dominant/dominé. L'auteur l'exprime par la voix narrative de l'oncle Gustave, qui affirme que le Nous apporte la civilisation et que l'Autre n'est rien sans le Nous. Le mot Arabes est en soi une discrimination, une manière très subtile de classer cet Autre en race, en communauté différente de celle du personnage. L'oncle Gustave développe déjà un sentiment d'exclusion contrairement à Albert Camus qui réfléchit sur la façon de

penser des autres de la fête du centenaire. Un pas timide vers l'Autre est détecté dans la voix narrative du protagoniste quand il se soucie de ce qu'ils (Arabes) peuvent penser d'une fête pour un siècle d'occupation.

L'expression: *ils doivent comprendre qu'il faut marcher avec nous* sous-entend que les Arabes doivent suivre les Français et accepter leur présence en Algérie. Niant par-là, ce qui constitue leur identité et forme leur union. Considérés comme inférieurs par les Français, ils nécessitent leur soutien. Une assistance qui les rendra plus civilisés motive leurs faits et gestes.

Deux personnages de la même communauté (française) développent deux regards différents vis-à-vis des Arabes, l'un les considère comme subalternes dépendant de la bienfaisance du dominant, l'autre comme des alliés qui pensent et développent des sentiments mais qui n'ont pas encore leur place dans la société.

L'acculturation s'est vue changer de perspective vers une interculturalité. Au lieu d'assimiler la culture dominante, une reconnaissance des cultures étrangères est préconisée dans la limite des valeurs des unes et des autres pour un établissement d'une nouvelle société avec des normes communes.

4- L'approche interculturelle:

L'approche interculturelle en littérature met les groupes sociaux à la frontière de l'affirmation du Moi et sa différenciation avec l'Autre à travers des enjeux identitaires. Cette délimitation ne se fait que si le rapport du Moi et de l'autre est mis en évidence. Aucune limite n'est donnée à un groupe qui vit fermement sa culture, mais dès que le rapprochement avec d'autres cultures s'établit, la volonté de tracer des lignes rouges à ne pas dépasser devient nécessaire. L'interculturalité n'est pas le résultat de l'opposition des identités mais c'est le contact à travers l'interaction, la proximité et la distance de plusieurs cultures pour constituer une société porteuse d'une nouvelle identité formée de plusieurs cultures.

Elle s'appuie sur les représentations et les stéréotypes. La représentation est la manière personnelle de constituer la connaissance réelle ou imaginaire. La compréhension de la réalité étrangère demande une connaissance de ce qui caractérise la collectivité et son rapport à l'Autre. La représentation s'inspire des stéréotypes qui tissent des schémas mentaux, permettant la compréhension et la production en miniature de la réalité, ne favorisant pas souvent ce rapport à l'Autre.

Ce qui constitue réellement l'identité culturelle ce sont les «mythes fondateurs» mis au point par de grands ancêtres, sacralisés par de nombreuses religions ou croyances (quand la langue du livre sacré devient la langue du groupe, les descendants de la lignée arabe, contrairement à celle des Berbères, des Turcs, des Romains, etc.)

Ces ressources culturelles résultent de causes diverses: naturelles comme les transformations géologiques, climatiques, ou humaines (migrations, invasions, colonisation, révolutions, découvertes...etc.). Des valeurs s'installent, d'autres disparaissent, des règles se modifient avec les changements d'époques, d'événements...

Selon Jean Pirotte⁽¹⁸⁾, la construction de l'identité s'effectue entre deux mondes, entre le monde réel et le monde de l'imaginaire. Le groupe social se rassemble autour d'une institution, un environnement culturel dans un monde réel. Ce réel est formé à partir de représentations mentales qui reposent sur un imaginaire collectif. L'identité est «une sorte de foyer virtuel auquel il nous est indispensable de nous référer pour expliquer un certain nombre de choses, mais sans qu'il n'ait jamais d'existence réelle»⁽¹⁹⁾.

La représentation n'est qu'une sorte de grille facilitant la compréhension du réel, mais aussi formant des croyances et installant des stéréotypes qui remplissent les fonctions interprétatives. Un imaginaire permet de justifier les actes du groupe et de comprendre le monde sans que les stéréotypes ne deviennent un symbole péjoratif. Le stéréotype est beaucoup plus un outil qui schématise le réel et facilite la compréhension quant à l'appartenance à un groupe, formant par là une identité personnelle d'abord, puis collective, d'où le concept de l'identité culturelle. Ce qui rassemble les individus pour une identité

collective est généralement la Foi ou le nationalisme. Si l'individu perd ces deux repères, il perd les valeurs de références qui constituent son identité.

L'acquisition d'une reconnaissance passe par l'affirmation du Moi. Marquer sa différence favorise d'abord l'accès à la liberté, la liberté de choisir d'être différent. Le Moi dès lors s'engage dans une lutte pour légitimer cette différence. Une reconnaissance commence par une connaissance et cette dernière s'installe grâce au dialogue entre le Moi et l'Autre afin d'atténuer la distance et les rapprocher davantage, sans pour autant faire disparaître ce qui sort de l'ordinaire et sans laisser tomber les normes. L'affirmation de soi est plus intense quand elle est alimentée par la reconnaissance d'autrui.

L'altérité assure cette re-connaissance d'autrui avec la différence qui forme son identité culturelle. Entre le Moi et l'Autre se distingue un groupe d'appartenance et un groupe de référence selon Vinsonneau⁽²⁰⁾, soit l'individu fait partie du même groupe car il partage les mêmes traits identitaires, soit il fait partie d'un autre groupe connu et reconnu par d'autres traits, devenus une référence qui offre d'autres normes et d'autres valeurs à adopter. La reconnaissance de l'Autre nécessite la reconnaissance du pluralisme culturel comme une réalité qui s'impose.

L'identité du personnage est son histoire, réelle soit-elle ou imaginaire, repose sur l'affirmation du JE, pas le JE de Descartes, qui pense donc qui existe, mais le JE qui se construit avec l'interaction dans des relations d'inclusion/exclusion. Le Moi accorde une grande importance à son appartenance à un groupe, mais l'acceptation d'autrui génère une grande émotion chez l'individu.

L'interculturalité est déclenchée dès qu'une rencontre communicationnelle se fait entre le Moi et autrui. Elle proclame le droit à la liberté d'être différent et exige une reconnaissance de l'altérité. Elle crée une certaine proximité entre les cultures en abolissant les tensions qui distancient les communautés. L'échange est au centre des relations interculturelles. L'acceptation de l'Autre ne signifie pas l'enfermer dans un cadre où «*chacun appelle la barbarie ce qui n'est pas de son usage*»⁽²¹⁾ et le comparer à Soi, mais lui donner une place importante avec ses caractéristiques culturelles au sein de la société, créant ainsi des relations entretenues entre le Moi et autrui.

5- Conclusion:

L'écriture de Salim Bachi est alimentée de mythologie et de théologie mais surtout d'Histoire mettant en œuvre des relations interculturelles. L'auteur s'intéresse à de multiples cultures qui enrichissent ses écrits et fertilisent son imagination. Il propose différents sujets d'actualité, traités avec l'objectivité d'un chercheur en Histoire. Il se met dans la peau de ses personnages (Arabes, Français, Portugais, etc.) pour raconter leur vision du monde, un regard commun construit à partir de stéréotypes.

Salim Bachi nous révèle à travers son écriture des éléments culturels et religieux qui contribuent largement à la formation de l'imaginaire collectif, quant à ses différentes lectures, elles forment son imaginaire individuel. Son écriture nourrit la mémoire culturelle, en exploitant les œuvres littéraires, artistiques et en mettant en exergue les valeurs d'un peuple à une époque donnée. A travers ces mémoires se dessinent des stéréotypes, des préjugés et de la discrimination directe ou indirecte.

Avec une écriture neutre, objective et impartiale, les personnages réussissent à développer deux types de visions: celle du Moi par rapport à Soi mais aussi par rapport à l'Autre et puis la vision du Moi par l'Autre. Une double perception qui décrit l'image de l'Autre sous le regard du Moi et vice-versa. Mais aussi quelle place le Moi se donne-t-il au sein de la société.

Khaled Kelkal se considère comme étranger par ses origines, son physique et sa manière de voir la vie. Cette vision se confirme par le rejet pressenti au Lycée, et même après. Ses efforts se sont limités aux études pour s'intégrer à la société française et y trouver sa place mais cette dernière a récompensé ses efforts par l'isolement, le reniement et l'exclusion.

Albert Camus se sent aussi étranger que Khaled Kelkal. Il est étranger à la langue, à la culture et à l'idéologie algérienne. Lui qui rêvait d'une Algérie française, voit ses espérances

disparaître à jamais après la guerre. Les Algériens le considèrent aussi comme tel, vu qu'il n'a pas réussi ni à s'intégrer à leur mode de vie, ni à déchiffrer et apprendre leur langue.

L'interculturalité repose sur l'altérité. Cette dernière est représentée sous deux formes dans l'écriture de Salim Bachi. La première forme est l'exclusion sociale, la seconde est l'acceptation de l'Autre dans son processus de construction d'une nouvelle identité. L'auteur décrit le croisement de différents regards à travers une approche interculturelle. La représentation de l'immigrant en terre d'exil et le dominant en terre dominée est l'image par excellence de cette relation interculturelle.

Références bibliographiques:

- 1- ABDALLAH-PRETCEILLE, M. & PORCHER, L. Éducation et communication interculturelle, p 138, Presse Universitaire de France, coll. L'éducateur, Paris, 1996.
- 2- BACHI, S. Autoportrait avec Grenade, p 33, Rocher, Paris, 2005
- 3- JODELET, D. «Formes et figures de l'altérité», in SANCHEZ-MAZAS, M. & LICATA, L. (dir), L'Autre: Regards psychosociaux, pp 23-47, chapitre 1, Les Presses de l'Université de Grenoble, Grenoble, 2005.
- 4-HOBBS, T., Léviathan, trad. MAIRET, G. (6^e édition 2009), Gallimard, coll. Folio, Paris, 2000.
- 5- HEGEL, G.W.F, La Phénoménologie de l'esprit, (1^{er} éd. Allemande: 1929). Trad. Fr., Aubier-Montagne, Paris, 1967.
- 6- BACHI, S. Moi, Khaled Kelkal, pp 43-44, 2012, Grasset. Paris
- 7- FERREOL, G. & JUCQUOIS, G. Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles, p 157, ARMAND COLIN, Paris, 2003.
- 8- Publié le 28 mars 2012 dans BibliObs: <http://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20120326.OBS4584/mohamed-merah-ressemble-beaucoup-a-khaled-kelkal.html>. Consulté le 10/08/2016.
- 9- Le Monde publie le 7 octobre 1995 le texte d'un entretien avec Khaled Kelkal, réalisé le 3 octobre 1992 à Vaulx-en-Velin par un chercheur allemand en sciences sociales et politiques, Dietmar Loch, <http://antisophiste.blogspot.com/2009/04/khaled-kelkal-terroriste.html>. Consulté le 20/8/2016.
- 10- BACHI, S. Moi, Khaled Kelkal, p 112, 2012, Grasset. Paris.
- 11- BACHI, S. Moi, Khaled Kelkal, p 47, 2012, Grasset. Paris.
- 12- BACHI, S. Moi, Khaled Kelkal, p 98, 2012, Grasset. Paris.
- 13- COHEN-ÉMERIQUE, M. (1999), «Le choc culturel, méthode de formation et outil de recherche», in DEMORGON J. & LIPIANSKY E-M (sous la dir. De), Guide de l'interculturel en formation, Retz, Paris, (pp 301-315), p 304.
- 14- BACHI, S. Le dernier été d'un jeune homme, p 163, Flammarion, Paris, 2013.
- 15- BACHI, S. Le dernier été d'un jeune homme, p 52, Flammarion, Paris, 2013.
- 16- BACHI, S. Autoportrait avec Grenade, p 16, Rocher, Paris, 2005.
- 17- BACHI, S. Le dernier été d'un jeune homme, pp 29-30, Flammarion, Paris, 2013.
- 18- PIROTTE, J., (2001) «Réflexion liminaire. De la Wallonie à l'Europe: l'intégration des identités». In COURTOIS, L. & ZACHARY M-D (sous la dir. de) Enseigner la Wallonie et l'Europe. Louvain-La-Neuve. Fondation wallonne, p 19 – 34.
- 19- LEVI-STRAUSS, C., L'identité. Séminaire interdisciplinaire dirigé par Claude Lévi-Strauss professeur au collège de France. 1974-75, p 332, Grasset. Paris, 1976.
- 20- VINSONNEAU, G., Inégalités sociales et procédés identitaires, Arnaud Colin, Paris, 1999.
- 21- MONTAIGNE, Michel (de), Des Cannibales, éditions Mille et une nuit, 2000.